



« On les a » (Dessin de Georges Scott dans « l'Illustration »).

L'Autriche reconnaît l'entière indépendance de l'Etat tchéco-slovaque, en y comprenant le territoire autonome au sud des Carpathes. Elle renonce à tous ses droits et titres sur ses anciens territoires qui y sont compris.

La Tchéco-Slovaquie accepte d'incorporer dans le traité avec les principales Puissances alliées et associées toutes mesures qui pourront être prises pour la protection des minorités de race, de religion ou de langage.

L'Autriche doit reconnaître et respecter la pleine indépendance des territoires qui faisaient partie de l'ancien Empire de Russie. Elle doit accepter définitivement l'annulation du traité de Brest-Litovsk.

L'Autriche doit consentir à l'abrogation des traités de paix de 1839 qui ont établi la neutralité de la Belgique, fixé ses frontières, etc., et accepter d'avance toute convention que les Alliés décideraient de leur substituer.

Elle adhère à l'abrogation de la neutralité du grand-Duché de Luxembourg et accepte d'avance tous accords internationaux relatifs à cet Etat.

Elle accepte tous arrangements conclus par les

Puissances alliées avec la Turquie, la Bulgarie, ainsi qu'avec le Danemark.

Par une série de clauses spéciales, l'Autriche s'engage à mettre ses institutions en harmonie avec les principes de liberté et de justice. Elle reconnaît formellement que l'obligation de protéger les minorités est une question d'intérêt international.

Tous les nationaux de l'Autriche, sans distinction de race, de langue ou de religion, doivent être égaux devant la loi. Toutefois, l'Autriche pourra rendre obligatoire l'enseignement de l'allemand dans ses écoles.

L'Autriche devra renoncer à ses Capitulations et à ses protectorats à l'extérieur de l'Europe. D'autres clauses stipuleront la cession de tous les navires de guerre et sous-marins et la défense d'en construire.

Les clauses militaires sont réservées.

La question des dettes d'avant-guerre sera réglée par des Chambres de compensation.

De nombreuses clauses ont trait aux douanes, à la concurrence déloyable, aux traités de commerce, etc.

Beaucoup de notes furent échangées à ce sujet entre Renner et Clémenceau. Le 20 juillet, le secrétaire de la Conférence de la Paix, M. Dutasta, fournit un traité complémentaire relatif à l'Autriche. Les frontières entre l'Autriche d'une part, et la Hongrie et Tchéco-Slovaquie d'autre part étaient modifiées de façon à englober dans les limites de l'Autriche tous les territoires de langue allemande. L'effectif de l'armée autrichienne ne devait pas dépasser 30.000 hommes, y compris les officiers et les troupes de réserve.

Ces effectifs devaient être réduits, endéans les trois mois, au chiffre ci-dessus.

Cette armée devait uniquement servir au maintien de l'ordre intérieur et à la surveillance des frontières.

On fixa également une limite à l'armement de l'armée et à ses réserves de munitions.

Une usine de l'Etat pourra seule fabriquer le matériel de guerre.

L'Autriche se reconnaît responsable des dommages occasionnés par la guerre et s'engage à les réparer. Les Alliés reconnaissent toutefois que la dette de l'Autriche dépasse sa capacité de paiement. Avant le 1er mai 1921, une commission compétente établira le montant de la dette autrichienne à rembourser suivant un système de bons, comme cela a été prévu par le traité avec l'Allemagne. Il ne pouvait naturellement être question de faire payer par l'Autriche l'intégralité de la dette. Les nouveaux Etats nés de l'ancien empire danubien assumeront une part de sa dette d'avant-guerre. En plus, les titres des emprunts de guerre autrichiens achetés par leurs ressortissants respectifs resteront également à leur charge, de même pour les pensions. Les biens appartenant à la couronne deviennent leur propriété.

D'autres conditions encore se rapportent à la restitution des biens saisis, à la livraison du bétail, du bois, du fer, de la magnésie. Jusqu'au 1er mai 1921, l'Autriche ne pourrait exporter aucune quantité d'or.

Une commission s'occupera également du réseau de chemins de fer.

La signature du traité de paix eut lieu à St-Germain, le 10 septembre. La cérémonie fut beaucoup moins solennelle qu'à Versailles. Renner y ratifia le démembrement de la monarchie danubienne. Le soir, il retourna à Vienne. Clémenceau, Balfour, Tittoni et Polk étaient également présents.

Les Fêtes de la victoire à Paris

Entretemps, Paris avait fêté la Victoire avec un enthousiasme indescriptible. C'était le 14 juillet. Nous en donnons ci-après le compte-rendu :

« Il n'y a pas de mots qui puissent décrire, ce dont étaient animés, gonflés, exaltés, enflammés les cœurs de ces centaines de mille personnes, massées le long du parcours du défilé victorieux et autour de l'Arc de Triomphe, accrochés par grappes aux arbres et aux maisons. Jamais sans doute Paris n'aura vécu instant plus solennel. Toute l'âme de la France était dans cette fête du 14 juillet.

Lorsque Clémenceau arrive sous l'Arc de Triomphe, l'enthousiasme éclate immédiatement. De toutes parts, on l'acclame frénétiquement. La foule enthousiasme crie : « Vive le père de la Victoire ! »

Une ovation formidable s'élève quand M. Poincaré apparaît sur la Place de l'Etoile. Les musiques jouent La Marseillaise et le Chant du Départ. Clémenceau, tous les ministres, les présidents de la Chambre et du Sénat, saluent le Président de la République qui prend place à la tribune où sont installés également les anciens présidents Loubet et Fallières. De nombreux parlementaires, le corps

diplomatique et les délégués de l'Alsace-Lorraine sont présents.

Une bonne centaine de mutilés sont installés au bas des tribunes officielles.

A perte de vue, la foule qui s'agite, fourmille et tregigue, attend l'arrivée du cortège triomphal. Soudain, tous les bruits cessent. Les milliers de cœurs qui sont là semblent s'arrêter de battre. Silence solennel. On perçoit au loin la musique militaire qui de plus en plus s'approche de l'Arc de Triomphe.

Sur la Place de l'Etoile débouche, derrière la musique, un millier de mutilés. En dépit de leurs blessures et de leurs infirmités, ils passent en bon ordre sous l'Arc de Triomphe, devant la tribune présidentielle. La musique joue la marche de « l'aust » : « Gloire immortelle de nos aïeux ». C'est un instant d'émouvante majesté. A la vue de ces centaines de boiteux, d'aveugles, de manchots, de mutilés, la foule éclate en acclamations impétueuses. On leur lance des fleurs et des baisers. Beaucoup de gens ne peuvent retenir leurs larmes...

Un escadron de la garde républicaine ouvre la marche triomphale. A quarante mètres suivent les maréchaux Foch et Joffre, à cheval, Joffre, pâle d'émotion, Foch comme perdu en un rêve. Ils saluent d'un geste large Poincaré et Clémenceau, qui agitent leurs chapeaux.

Et par dessus tout cela, les vivats, l'allégresse de la foule, que dominent les accents de la « Marseillaise ». Les acclamations croissent jusqu'à devenir une tempête d'enthousiasme, une ovation indescriptible quand paraissent nos trois couleurs. Il pleut des fleurs; la foule en lance de la rue, des maisons, de partout à la fois. Le cri inlassablement répété de « Vive la Belgique » ne cesse de retentir.

Environ deux cents drapeaux vont en tête de la division britannique. Dans un ordre impressionnant, au rythme de leurs cornemuses, les soldats britanniques défilent.

Une belle troupe de soldats américains, tous solides et robustes gaillards de 1,75 m., défile à son tour.

Puis suivent les Italiens d'un pas accéléré, vivement acclamés.

Vient ensuite la 7e division, avec le maréchal Pétain et les généraux de Castelnau et Berdoulet. Ce sont des vivats, une allégresse assourdissants. L'enthousiasme est à son comble.

Cette grandiose ovation s'apaise pourtant enfin. Les troupes s'éloignent par les rues voisines. La foule cesse de s'agiter et s'écoule par les places et les rues. Mais sur la grande capitale continue à planer comme un écho de cette fête grandiose la rumeur incalmée de cette allégresse...

Le soir, comme d'habitude à Paris, le 14 juillet, il y avait bal à tous les coins de rue. Mais le plus grand succès de la soirée fut obtenu par le cortège aux lumières comprenant, entre autres, une gigantesque girandole de Florence, une girandole illuminée de plus de 25.000 lumières et ornée de 150 portraits lumineux des chefs d'Etat, les chefs de Gouvernements et des généraux Alliés, avec de multiples inscriptions rappelant les hauts faits de la guerre. Cette girandole partit du Grand Palais et suivit les rues de Rivoli, de la Cité et les avenues principales de la rive gauche de la Seine, aux acclamations d'enthousiasme général d'une foule compacte.

A Bruxelles, on fêta également la journée

Le soir, un banquet eut lieu à l'Hôtel Métropole, sous les auspices de la Chambre française de Commerce.

La Chambre et le Sénat envoyèrent des télégrammes de félicitations à la France.

A l'occasion de la fête nationale française, le Roi Albert télégraphia au président Poincaré pour lui exprimer sa satisfaction de voir participer des sol-

faits belges aux fêtes de la Victoire à Paris et exprimer à la France, qui sort plus grande et plus forte de la guerre, le souhait de pouvoir jouir bientôt du bonheur des peuples pacifiques et prospères.

Le Président Poincaré, dans sa réponse, remercia le Roi de ses témoignages d'amitié et lui fit savoir que la population parisienne avait acclamé avec enthousiasme les troupes belges qui, à l'exemple de leurs Souverains, avaient refusé de laisser la force du nombre courber devant elle le Droit.

Les Fêtes de la victoire en Belgique

Les fêtes nationales chez nous furent également celles de la Victoire. Le lundi 21 juillet, Bruxelles se réveilla au son du canon et des cloches.

Voici un compte-rendu des cérémonies :

« Le Roi Albert a voulu rendre hommage lundi matin, au nom du pays, aux commandants des troupes qui continrent le flot de l'ennemi à Liège et à l'Yser, pour d'ici déclancher une offensive triomphale et libératrice.

La veille de cette solennité impressionnante, le Souverain avait conféré au général Lemans, le vieux défenseur de Liège, le titre de comte et au général Jacques, celui de baron.

Lundi matin, une cérémonie intime mais impressionnante eut lieu dans les jardins du palais royal ; à l'ombre des arbres, se trouvaient outre nos huit généraux de division, les ministres Delacroix, Masson, Paul Hymans et de Broqueville, et face à ce groupe aux habits chamarrés, vers le Palais, il y avait une compagnie du 19^e de ligne sous le commandement du colonel Philippe.

Bientôt, les généraux Gillain, Bernheim, Drubbel, Jacques, De Ceuninck, Rucquoy, Biebuyck et Michel prirent place sur un rang et le roi arriva, suivi de la reine et des princes Léopold et Charles, le premier en kaki, le second revêtu de l'uniforme bleu d'aspirant de marine.

Le Roi exprima aux chefs d'armée la reconnaissance de la Patrie et les décora, l'un après l'autre, du grand Cordon de l'Ordre de Léopold. Les membres de la famille royale leur présentèrent ensuite des félicitations.

Solennité simple, mais émouvante, qui toucha profondément les rares spectateurs.

Dès 10 heures — le Te Deum ne commençant qu'à 11 1/2 heures — la foule grouillait aux alentours de la cathédrale. La police et la gendarmerie eurent fort affaire à contenir les curieux venus en foule, quand les invités commencèrent à arriver.

Une compagnie du 8^e régiment de ligne maintenait l'ordre.

Le roi et la reine, accompagnés de la princesse Marie-José et des princes Léopold et Charles, furent reçus sous le portail de la cathédrale, par le doyen Evrard, à la tête du clergé de la collégiale.

Le Doyen adressa une courte allocution à la famille royale et souligna la joie qu'il éprouvait à la pensée que la première fois depuis cinq ans, dans la Belgique libre enfin, il lui était donné de recevoir les souverains dans la cathédrale.

Après la cérémonie, le couple royal et les princes retournèrent au Palais, longuement ovationnés par la foule enthousiaste.

Lundi après-midi.

Ce matin, des salves d'artillerie ont annoncé le commencement des fêtes nationales. Puis les grandes cloches de Ste Gudule se sont mises à sonner, faisant retentir leurs profondes voix d'airain sur la ville en fête. De longues traînées de nuages ont traversé le ciel, un vent violent s'est levé, les drapeaux claquent et le soleil mêle à tout cela l'hymne d'or de juillet.

Il est 3 heures maintenant. Au centre de la ville, de la Bourse à la gare du Nord, le monde grouille comme une fourmilière. Les rues conduisant à la Grand Place sont obstruées par la foule. Nous nous frayons un chemin avec peine et débouchons sur la place quand la fête patriotique commence.

Toutes les maisons ornées de dorures, sur la Grand Place, ont arboré leurs plus beaux drapeaux. Dans la loge royale, sur le balcon de l'Hôtel de Ville, les princes royaux et la princesse Marie-José ont pris place ; le prince héritier en kaki, le prince Charles en noir, Marie-José en blanc. A côté d'eux se tiennent le bourgmestre Max, les échevins Steurs, Jacquain, le ministre de Broqueville. Au pied de la tour, se trouvent les mutilés de la guerre. Devant la Maison du Roi, sont groupés une musique militaire belge et la garde républicaine en uniforme d'apparat.

On amène à l'extérieur le vieux drapeau de 1830 et les drapeaux des provinces. Les voix des enfants qu'accompagne la musique militaire, résonnent agréablement sur l'admirable place.

La musique joue des airs de danses nationales et suédoises aux sons desquelles des mioches gambadent, tournoient, exécutent des motifs et toute la place retentit d'applaudissements enthousiastes.

C'est ensuite le défilé des écoles officielles et libres ; le personnel laïque, les sœurs, les frères, marchent, unis dans l'amour de la patrie, en un seul cortège. Les enfants apportent des fleurs et les déposent devant les mutilés, puis quittent la Grand Place.

Arrivent ensuite des soldats de l'Yser qui portent les glorieux drapeaux de l'Yser. La musique salue. La foule acclame, la Brabançonne éclate.

Les princesses quittent le balcon ; les mutilés et les porte-drapeaux se rangent sur une double haie entre lesquelles s'éloignent les autos reconduisant les enfants royaux, aux applaudissements pleins d'allégresse de la foule enthousiaste.

Et maintenant, à la gare du Nord.

Poincaré, président de la République française, et le maréchal Foch, doivent arriver vers 6 heures.

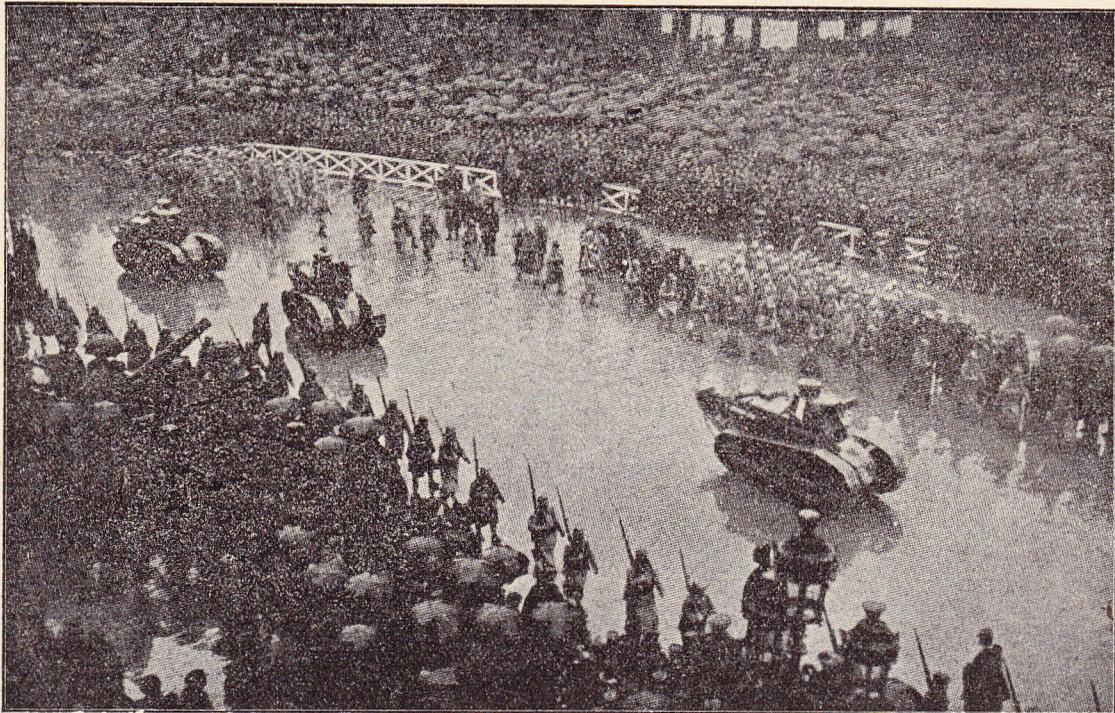
Il est environ 5 1/2 heures. La vague humaine est devenue une véritable mer qui remplit toutes les avenues et toutes les rues menant à la place Rogier. Les gens sont tassés les uns sur les autres, formant une haie impenétrable ; on se pend aux arbres, on s'agrippe à tous les poteaux, à toutes les bornes ; on grimpe sur les kiosques des tramways ; il y en a qui sont perchés sur les échelles, d'autres debout sur des tables ou des chaises ; il y a du monde à toutes les croisées, à tous les balcons, jusque dans les gouttières ; et c'est un pittoresque tableau mouvant aux façades le long desquelles courent des drapeaux, des fleurs, des lampions et des lumignons.

Voilà le roi qui apparaît, en uniforme de général, décoré de la croix de guerre belge et des médailles militaires belge et française, tandis que le grand cordon de la Légion d'honneur lui barre la poitrine d'un large trait rouge ; voici la reine, en chapeau blanc et manteau violet sous lequel on aperçoit également le cordon de la Légion d'honneur ; voici le prince héritier, en uniforme de soldat de 2^e classe du 12^e de ligne, également décoré de la Légion d'honneur.

La famille royale était venue à pied du palais, à 5 h. ; elle était allée rendre hommage un cénotaphe allégorique de la rue Royale et arrivait en toute simplicité.

C'était profondément émouvant de les voir passer, tandis que cette mer de monde retentissait des cris de : « Vive le Roi ! Vive la Reine ! »

Le maréchal Foch a quitté Londres le lundi matin à 8 heures. L'ambassadeur français et sir Henry Rawlinson ont été lui rendre leurs hommages à la gare Victoria.



Les Tanks pendant le défilé du 18 octobre, devant l'hôtel de ville de Paris.

lanciers quittèrent leurs postes et montèrent également le boulevard du Jardin Botanique.

La foule s'écoule dans une même direction : le palais royal.

Encore un tableau :

Lundi après-midi :

Dans le parc, du côté de la rue Royale, s'élève le cénotaphe allégorique, suprême hommage à ceux qui tombèrent pour la Patrie. C'est un monument tout blanc, représentant un tombeau exhaussé sur un socle, où se lit l'inscription : « A Nos Morts ». Il est profondément émouvant dans sa simplicité même, cet hommage clair sur ce fond d'un vert sombre. Alentour, brûle de l'encens.

Il est 5 heures. Du côté du palais arrive l'écho du salut d'honneur, et de la Brabançonne ; les troupes présentent les armes.

En plein soleil, arrivent le roi et la reine, et la princesse Marie-José. Suivent deux laquais avec une magnifique couronne d'orchidées, entourée d'un ruban aux couleurs nationales sur lequel tranchent les noms d'Albert et d'Elisabeth.

Le groupe des souverains, très modestement, se dirige vers le cénotaphe. Le roi prend la couronne et la dépose au pied du monument.

Non moins émouvant, le spectacle des mutilés de guerre, tenant des fleurs qu'ils vont offrir d'une main tremblante à ceux de leurs compagnons qui acceptèrent cette mort à laquelle ils ont eux-mêmes échappé par miracle.

Une heure plus tard.

Nous avons vu passer tout près de nous la brève mais grandiose vision des autos qui conduisaient les souverains et Poincaré au Palais.

Mais les clairons sonnent de nouveau ; de rapides commandements retentissent. Le Président, accompagné de M. de Margerie, s'arrête devant le monument aux Morts. La foule, massée autour du parc, ovationne sans discontinuer, agitant des chapeaux et des mouchoirs.

Le Président s'incline respectueusement devant le monument et dépose une couronne de fleurs devant la couronne royale.

Sur un ruban aux couleurs françaises, on lit :

Aux soldats belges tombés au champ d'honneur, le Président de la République.

Un grand silence règne jusqu'au moment où Poincaré s'éloigne ; et les applaudissements et l'enthousiasme d'éclater de nouveau.

Le public peut à son tour rendre hommage aux glorieux morts.

Et c'est un défilé ininterrompu de femmes éplorées, le défilé des frères, des sœurs, des fiancées ; le défilé des pauvres mères, des mères affligées de ceux qui reposent là-bas, au loin, là où ils tombèrent, de ceux dont l'ultime pensée fut pour les êtres bien-aimés. Des larmes, et encore, et toujours des larmes viennent témoigner de la reconnaissance, de l'amour, du deuil combien profond et combien navrant, de ceux qui attendirent si longtemps et qui ne devaient plus jamais revoir l'enfant aimé après qui l'on soupira des jours, des mois et des années.

Le soir, Bruxelles fut brillamment illuminé.

Mardi 22 juillet. Il pleut. Néanmoins, l'après-midi a lieu la revue militaire qui défile devant la famille royale et les illustres visiteurs, installés dans une tribune devant le palais.

Soudain, l'hymne national retentit et des acclamations éclatent. Le roi et le maréchal Foch arrivent à cheval.

« Vive le Roi !

« Vive Foch ! Vive la France ! »

Instantanément, un tonnerre d'acclamations les accueille.

Les chevaux sont refoulés. Les deux chefs d'armée s'en vont passer la revue des troupes.

Nous attendons donc le défilé. Les invités arrivent. A droite de la tribune royale s'installent les membres du corps diplomatique et leur famille. Les chapeaux hauts de forme ruissellent sous la pluie. De riches toilettes sont à peine abritées par un parapluie. Mais on est trop occupé par les présentations et les saluts...

A gauche, viennent se ranger les membres du gouvernement. Nous voyons les ministres et différentes autorités.

De nouvelles sonneries de trompettes, de nouvel-

les acclamations. La Reine, le Président et Madame Poincaré, le prince Charles et la princesse Marie-José sortent du palais.

« Vive la Reine ! »

« Vive la France ! »

L'enthousiasme redouble : « A bas les parapluies. »

Chacun tend le cou, veut voir et ne pense pas aux gouttelettes qui dégoulinent de quelques parapluies rebelles dans le cou des curieux.

La Reine porte le Grand Cordon de la Légion d'Honneur et le président celui de l'Ordre de Léopold.

Ils saluent et s'installent à la tribune.

Nous attendons toujours....

Enfin — dix heures sonnent à Saint-Jacques-sur-Coudenberg — des acclamations annoncent le retour du Roi et de Foch... Ces acclamations les précèdent comme le ferait un héraut d'armes ; elles volent de rue en rue jusqu'au Palais des Académies dont les fenêtres disparaissent sous des grappes humaines.

Le Roi et Foch vont saluer le président et madame Poincaré. Le président prend place entre le Souverain et la reine. A la gauche du roi, est assise Madame Poincaré, à la droite de la reine le maréchal Foch.

Le musique joue... Le drapeau commence. Les soldats vont toujours très crânes et d'un pas ferme, au rythme d'une musique allègre.

Le lieutenant-général, commandant la 4^e division, et son état-major ouvrent le cortège.

Des détachements des différentes armées alliées, toutes précédées de drapeaux, parfois de musique, passent ensuite. D'abord, les Américains, puis les Français tous abondamment fleuris. Des pioupious français, des chasseurs alpins, des marocains, ensuite les britanniques, les italiens, les japonais, les grecs, les polonais dont l'aigle d'argent tranche sur champ rouge, des serbes, des chinois, des siamois, des tchéco-slovaques... Tous, on les acclame avec enthousiasme et nos hôtes illustres, les plénipotentiaires, les membres du gouvernement, les spectateurs, tout le monde salue avec respect les drapeaux alliés qui vont se ranger devant le parc...

Parmi ces drapeaux, et notamment les français et les italiens, il y en a qui sont déchirés, en lambeaux et qui rappellent les jours terribles de la guerre.

La pluie, qui tombe drue par moments, ne parvient pas à éteindre l'enthousiasme qui arrive à son comble quand apparaît enfin notre propre armée. Voici les Belges... Des fleurs garnissent les ceinturons, les baïonnettes... Voilà les glorieux drapeaux, portant les noms de l'Yser, d'Essen, Steenstraete, Kortemark, Roulers, Oost-Roozebeke, Paschendaele, Handzame, Klerken, Zarren, Ertvelde, la Lys, etc.

Voilà nos guerriers... et sans cesse la foule immense leur rend hommage. Aussi loin que porte le regard, on n'aperçoit que des chapeaux, des mouchoirs, des mains qui s'agitent en l'air, tandis que les acclamations montent de toutes parts, devant, derrière et tout près de nous.

Voilà l'infanterie, voilà les lanciers, les carabiniers, les chasseurs, le génie, les aviateurs.

Voici nos marins... On leur fait une ovation grandiose. Ils avancent d'un pas ferme, ceux qui ont accompli leur tâche silencieuse sur l'onde perfide.

Voilà les mitrailleuses, et les chevaux, et les autos, gigantesques machines.

Ce défilé impressionnant dure plus d'une heure.

Soudain, un ronflement sonore. Un oiseau gigantesque passe en rasant au-dessus du parc et du palais. C'est un Handley-Page qui, tout favorisé, décrit courbe sur courbe. La foule regarde en l'air. L'oiseau disparaît dans les nuages gris. Tout à coup, il en ressort, la tête en bas. Quelqu'un, là-haut, agite un drapeau. C'est comme un salut qui

vient des cieux à notre armée, et la foule y répond par une vigoureuse ovation.

Le défilé est terminé. Les porte-drapeaux s'avancent jusque devant la tribune. Le Roi, Poincaré et Foch descendent. Les drapeaux saluent. L'hymne national résonne et la foule clôt la cérémonie d'une longue ovation qui ébranle l'air.

Une heure. Nous voici à la place de Brouckère. Les rues qui y mènent sont littéralement obstruées. Elles sont bouchées par des tables, des échelles, des charrettes, des autos, des voitures où le monde se hisse pour acclamer. Nous grimpons sur une de ces estrades improvisées. L'aspect des boulevards est grandiose, impressionnant. Une véritable vague de kaki s'écoule vers le Nord : fleuve jaune-or entre des rives sombres et bruyantes. Ce sont les enfants, ce sont les hommes de l'Yser, les hommes de France, d'Angleterre, d'Amérique et d'ailleurs, leurs drapeaux et leurs armes, c'est le fleuve humain de l'Yser qui coule à travers les artères de Bruxelles.

La pluie qui éclabousse ne parvient pas à enlever quoi que ce soit à la beauté impressionnante de ce spectacle.

Vers 2 1/2 heures, M. Poincaré reçut au Palais les membres de la colonie française. Ceux-ci furent présentés par l'ambassadeur français, M. de Margerie.

Le président adressa ensuite une allocution à ses concitoyens et leur rappela leurs souffrances pendant l'oppression. Mais il rappela également qu'ils avaient eu la consolation d'être les hôtes d'une nation amie qui partageaient leurs alarmes et leurs privations.

Faisant preuve d'un dévouement admirable, le président parla des soins que les Français avaient consacrés aux réfugiés. La colonie française fut une petite France, hospitalière, charitable et douce comme la grande. Il en remercia les membres du profond du cœur et leur présenta ses félicitations.

A 2 1/2 heures, M. Poincaré doit être reçu solennellement au Palais de la Nation par les sénateurs et les députés.

Vers 1 1/2 heure, des membres du Parlement sont déjà présents. A gauche du fauteuil présidentiel, dans un des coins de la salle, on a dressé un trône de velours rouge garni d'or.

Des draperies et des drapeaux aux couleurs françaises et belges décorent la salle.

Les tribunes réservées et publiques sont depuis longtemps archicombles. Dans les premières, nous apercevons le cardinal Mercier en robe pourpre.

Les parlementaires et les invités arrivent sans discontinuer et dès avant 2 1/2 heures, tous les sièges sont occupés.

Il ne reste pas plus de place dans les couloirs.

Dans la tribune diplomatique se trouvent les représentants étrangers.

La Chambre présente un aspect de fête. On annonce : « Madame Poincaré ».

La femme du président fait son entrée en compagnie de la reine.

Une longue ovation les accueille. Elles prennent place, avec leur suite, sur le trône.

« Le maréchal Foch ! »

Une commotion secoue l'assistance.

Nouvelle ovation interminable... Toute la Chambre agite des mouchoirs... Cet enthousiaste hommage ne semble pas devoir prendre fin...

« Vive Foch ! Vive Foch ! » crie-t-on.

Puis, tout à coup, un silence...

« Vive la France ! » lancé de nouveau une voix.

Et les acclamations de reprendre de plus belle et de se succéder, pendant qu'on présente à l'illustre chef d'armée les membres du gouvernement.

Un instant, le silence se fait.

Tout à coup, apparaissent les glorieux drapeaux de l'Yser et les soldats vont les placer sur le siège du bureau.

La Chambre s'ébranle de nouveau sous les applaudissements et les acclamations. On fait une ovation aux représentants de l'armée.

« Le Président de la République française ! »

Et quand Poincaré paraît, aux côtés de notre Roi... Comment continuer à décrire cette intense émotion, cette agitation fébrile, et cette allégresse, et ces cris de « Vive la France ! »

Poincaré et le Roi prennent place devant la tribune ; Foch va se placer derrière eux.

L'ovation continue.

A la fin, le président de la Chambre, M. Pouillet, réussit à prendre la parole :

« Monsieur le Président,

» Les Sénateurs et Représentants de Belgique se réjouissent de vous souhaiter respectueusement la bienvenue dans le Palais de la Nation.

» Ils prisent très haut l'honneur de vous recevoir et le charme de vous entendre.

» A l'heure où la France, brutalement assaillie, se redressait sous l'étreinte d'angoisses et de difficultés sans précédent, chacun a pu admirer dans le Président de la République la maîtrise du talent et le patriotisme ferme et clairvoyant qui vous ont conduit, au milieu de multiples témoignages de la confiance de vos citoyens, aux plus hautes charges de l'Etat.

» Chaque fois que vous proclamiez à la face du monde les buts de guerre de la France et sa politique toute de loyauté, de fidélité à la liberté des peuples — comme dans chacune des paroles de réconfort et d'espérance que vous vous plaisiez à adresser à nos réfugiés — nous avons retrouvé les accents de cette fière et belle éloquence, honneur de la tribune et des lettres, qui vous a ouvert toutes grandes les portes de l'Académie française.

» Les acclamations qui vous saluent depuis votre arrivée dans ce pays, celles qui vous accueilleront demain à Anvers, en Flandre, à Liège, vous ont dit et vous diront mieux que je ne pourrais le faire, les ardentés sympathies et l'admiration profonde que la Belgique voue à la France.

» Quand l'imagination évoque les gestes sublimes et héroïques de la France au cours de la grande guerre, les mâles vertus de ses soldats, le patriotisme persévérant de ses villes et de ses campagnes, le superbe exemple donné à tous par le peuple de Paris, l'admirable dévouement des femmes de France qui trouvaient jusque dans les deuils et les larmes de nouveaux motifs pour le devoir civique ou charitable, quand la pensée se reporte sur les sacrifices constamment renouvelés et toujours généreusement consentis, une émotion profonde étreint le cœur, les paroles font défaut et tous les sentiments se confondent dans cette fervente pensée : rien dans l'Histoire, n'en égale la grandeur, jamais la France n'a été plus belle.

Mais nos applaudissements ne sont pas inspirés seulement par la splendeur de l'œuvre admirée.

Le cœur y a sa large part.

C'est qu'une vive amitié unit depuis si longtemps nos deux pays.

Il ne s'agit pas seulement de ces rapports de courtoisie, de confiance et d'estime que nos gouvernements n'ont cessé d'entretenir entre eux.

Il ne s'agit pas non plus de ce mouvement d'affaires industrielles et commerciales, qui avaient pris un si grand développement avant la guerre et que nous désirons vivement voir prendre un nouvel et grand essor, sous l'égide des modalités appropriées à nos situations économiques respectives.

Il s'agit surtout de ces multiples rapports qui, dans les domaines les plus variés, mettent en contact personnel les nationaux des deux pays et font collaborer à des œuvres communes nos artistes, nos écrivains, nos juriconsultes, les maîtres et les étudiants du haut enseignement.

Notre conception du droit des gens, tout comme

la vôtre, repose essentiellement sur le caractère sacré des traités et sur le respect de la parole donnée.

Astreints, lors de notre entrée dans la Société des Nations en 1831 à demeurer étrangers aux rivalités et aux conflits des grandes puissances, nous avons invariablement affirmé notre résolution de rester fidèles à notre charte internationale. Nous avons tenu parole, je n'ai pas à rappeler au prix de quels sacrifices, mais je puis dire qu'ils ont été vaillamment consentis dans la plus humble chaumière comme sur les marches du Trône et que personne ne les regrettera jamais.

» La France, à la même époque, avait, elle aussi, pris un engagement solennel qu'en termes magnifiques, Monsieur le Président, vous avez eu la délicatesse de rappeler au Gouvernement belge au cours de ces jours angoissants du mois d'octobre 1914, lorsque l'Yser était devenu le dernier rempart du lambeau de territoire libre qui nous restait.

» Nous étions, disiez-vous, en vertu des traités, garants de la neutralité de la Belgique et nous ne sommes pas de ceux qui désavouent leur signature.

» Le devoir sacré... nous le remplirons jusqu'au bout avec toute l'ardeur d'une fraternelle amitié.

» Jusqu'au bout !

» Avec toute l'ardeur d'une fraternelle amitié !

Le monde sait aujourd'hui ce que signifient de telles paroles dans la bouche de la France. L'univers connaît la rançon et le prix de la résolution inébranlable prise par la France de ne pas déposer ses armes avant que la cause du droit, de l'humanité, de la libération des peuples n'ait triomphé ; il s'émeut jusque dans ses fibres les plus intimes à la pensée de ce qu'a coûté à la France la désannexion de l'Alsace-Lorraine, la libération de la Belgique, l'affranchissement des peuples opprimés.

Nul ne l'a mieux mis en lumière que vous-même, Monsieur le Président, lorsque, sous l'impression toute passionnée de l'inoubliable spectacle de la revue de la Victoire, vous adressiez au peuple français, dans la personne de M. Clémenceau, président du Conseil, qui en a incarné si admirablement la vaillance, l'endurance, la volonté de vaincre, le message du 14 juillet : « La France a le droit d'être éternellement fière de la part qu'elle a prise, écriviez-vous, à cette guerre universelle. Ses armées sont restées sur la brèche du début à la fin des hostilités ; elles ont tenu le front le plus vaste et le plus exposé, elles ont eu en face d'elles les ennemis les plus puissants et les mieux organisés ; elles ont accompli les efforts les plus prodigieux ; elles ont subi les pertes les plus effroyables ; elles ont sacrifié à l'avenir tout ce qu'elles ont pu lui donner du présent. »

» Dans les mémorables paroles, Monsieur le Président, vous avez prononcé le jugement de l'histoire et formulé l'hommage reconnaissant de la conscience universelle.

» La fraternité des armes a mis le sceau définitif aux liens d'amitié qui unissent les deux pays. Les heureux témoins de la grande journée du 14 juillet en ont l'impression durable et profonde.

» Nous l'avons éprouvé à notre tour, ce matin, en voyant les foules confondre dans une même acclamation les drapeaux des armées alliées et les nôtres. Celui de la France d'abord, héritier d'un incomparable patrimoine de gloire, évocateur des grands tourments de la guerre mondiale : la Marne, Verdun aux sanglants holocaustes, puis encore la Marne, et enfin, sous la direction géniale du Maréchal de France que nous sommes fiers et heureux d'acclamer ici, enfin, dis-je, messieurs, sous la direction du grand homme de guerre qui, le premier dans l'Histoire, aura eu la gloire de conduire à la victoire décisive des armées de millions



S. M. Le Roi Albert.

d'hommes, l'effondrement de l'ennemi sur toute l'étendu de l'immense front.

» Nous avons acclamé de même les drapeaux de la noble Angleterre, notre garante, fidèle, elle aussi, à la parole donnée, dont les flottes victorieuses assurèrent à l'Entente la maîtresse des mers et dont l'armée de terre déploya des prodiges de vaillance...

» Et puis le drapeau de l'Italie, celui des Etats-

Unis, ceux de tous les peuples libres. Et quelle fierté de voir, en ce jour de fête nationale, les nôtres associées à ces gloires ; ceux de Liège, qui subirent les premiers le plus formidable choc, ceux des sorties audacieuses d'Anvers, ceux de l'immortelle résistance sur l'Yser, ceux de l'offensive victorieuse qui devait libérer le territoire.

» Cimentée par des épreuves et des gloires communes, l'amitié de la Belgique et de la France ne



S. M. la Reine Elisabeth.

vivra pas seulement de souvenirs. Elle aura le regard tourné vers l'avenir.

» La paix n'a pas mis fin au grand drame. Une tâche parallèle, identique, s'impose à nos deux pays. Il s'agit de panser les blessures, de relever les ruines, de reconstituer nos industriels. Il faut travailler, il importe de produire. Tout est à refaire dans vos départements dévastés, dans nos rê-

gions industrielles où l'ennemi a fait le vide.

» La France nous a promis son secours. Qu'il nous soit permis de lui promettre le nôtre.

» Assurément nous ne pouvons apporter à l'édifice qu'une petite pierre, mais celle-là, nous l'apporterons de tout notre cœur, par reconnaissance, par sympathie et parce que nous voyons dans la prospérité et la grandeur de la France l'une des

meilleures garanties de la justice internationale, de la sécurité et de la liberté des peuples ! »

Le président de la république prend ensuite la parole.

Il s'incline devant les drapeaux des armées qui mettent au-dessus de lui leur pourpre et leur or.

« Je vous remercie, dit-il, en s'adressant au Parlement, de m'avoir convié à cette émouvante assemblée, dans ce Palais de la Nation dont le beau nom est l'emblème de vos libertés publiques, devant les glorieux étendards qui symbolisent la victoire.

« Je suis profondément touché des sentiments que vous voulez bien m'exprimer et dont je me ferai avec joie l'interprète vis-à-vis de la France. Je vous prie de recevoir vous-mêmes l'assurance que, depuis le 4 août 1914, le peuple français n'a jamais séparé votre cause de la sienne.

« La Belgique lui est devenue, et lui est restée aussi chère et aussi sacrée qu'elle l'est à ses propres enfants.

Le jour où, groupé autour du Gouvernement de la République, le Parlement français relevait le défi qui venait de nous être adressé par l'Allemagne, nous recevions de notre ministre à Bruxelles, M. Klobukowski, un télégramme où il nous disait qu'il sortait du Palais de la Nation et qu'il y avait assisté, dans la matinée, à une séance inoubliable. Le Parlement belge tout entier, sans distinction de partis, avait acclamé le Roi qui, dans un discours d'une sobre et mâle éloquence, avait déclaré la patrie en danger et annoncé l'inébranlable résolution de défendre jusqu'au bout l'indépendance nationale.

Ainsi, dès la première heure, les représentants de nos deux libres pays se rencontraient dans la même indignation contre l'injustice, dans la même volonté de sauver le droit menacé, dans la même compréhension clairvoyante de l'union qui devait, devant l'ennemi, faire la force de nos deux peuples.

Autant la séance du 4 août 1914 honore le Parlement français, autant celle que vous avez tenue, vous aussi, messieurs, à cette date historique, honore le Parlement belge. Lorsque Sa Majesté le Roi qui a incarné, en ces heures solennelles, toutes vos vertus héréditaires et qui a été la voix même de la Patrie, vous a demandé si vous étiez décidés à maintenir intact la patrimoine de vos ancêtres, c'est par une ovation unanime que vous lui avez répondu et d'un seul geste, vous vous êtes tous serrés autour de lui et de la Majesté la Reine.

Ni l'invasion, ni les menaces, ni les violences n'ont ébranlé votre calme fermeté. Pendant de longs mois, votre Parlement a dû rester muet. Votre Palais a été souillé par l'injurieux établissement d'une administration allemande. Dans les locaux de votre Sénat, devant les panneaux où Jacques de Lalaing a peint les plus célèbres épisodes de vos anciennes luttes pour l'indépendance, se sont déroulés les monstrueux débats qui ont abouti aux condamnations capitales de Baucq et de Miss Cavell. Vous-mêmes, messieurs, vous étiez dispersés, les uns exilés, les autres surveillés et condamnés au silence, quelques-uns emprisonnés ou déportés.

« Mais, le jour où la victoire des alliés vous a enfin permis de vous réunir, vous avez constaté que la rafale qui avait passé sur la Belgique n'avait rien changé à vos cœurs et que toutes les tentatives de l'ennemi avaient piteusement échoué contre la force incarcible de votre unité.

« Un gouverneur allemand dont vos compatriotes déconcertaient, je crois, les notions psychologiques, disait que le caractère belge était un énigme. Il aurait été, sans doute, aussi étonné par le caractère des Polonais de Posen ou des Français d'Alsace.

« Il ne comprenait par les sursauts de la vertu et les révoltes de la liberté. Il ne comprenait pas que

les Belges sont aujourd'hui ce qu'ils étaient déjà du temps de César, un peuple courageux et fier, passionnément jaloux de ses prérogatives, et ayant au suprême degré, comme vous disiez autrefois dans une formule saisissante et laconique, « le sens du pays ».

« L'Allemagne a essayé de le détruire chez vous. Elle a multiplié les intrigues et les manœuvres, pour vous diviser et vous abattre. Elle n'a réussi qu'à rapprocher plus étroitement encore tous les Belges. Oui, elle n'a abouti qu'à rapprocher davantage tous les Belges. Flamands et Wallons, et à fortifier l'intégrité de votre patrie.

« Désormais, ce ne sont plus seulement les souvenirs des luttes que vos aïeux ont livrées pour conquérir leurs droits communaux et leurs franchises locales ; ce ne sont plus seulement les noms représentatifs de Jean de Brabant, des deux Van Artevelde ou de Philippe-le-Bon ; ce ne sont plus seulement le soulèvement de 1790 ou l'insurrection de 1830 qui marqueront les principales étapes de votre longue marche à l'indépendance et à la souveraineté : vos quatre années de douleurs et de résistance à l'oppression ont dignement couronné cette précieuse histoire et donné à votre nation rajeunie la consécration du martyre.

« Vous avez, messieurs, souffert pour votre droit, mais vous avez souffert aussi pour le droit de tous. Vous avez combattu pour reconquérir votre territoire envahi, mais vous avez combattu aussi pour venger la justice outragée. La Belgique a été, comme la France, la vigilante sentinelle du genre humain.

« Quand deux peuples ont rempli, côte à côte, cette mission sublime, rien, rien ne peut plus les séparer.

« Messieurs, nous avons été unis dans la guerre. Nous serons unis dans la paix, et, en nous aidant amicalement les uns les autres, comme vous le disiez, Monsieur le Président, nous ferons en sorte que cette paix soit féconde pour nos deux pays et qu'ils puissent bientôt réparer leurs ruines, reconstruire leur outillage, reprendre leur vie normale dans le travail et la sécurité.

« La France, quant à elle, garde pour la Belgique une reconnaissance et une admiration qu'elle s'efforcera toujours, Messieurs, de lui témoigner par des actes, et je suis heureux de pouvoir adresser aujourd'hui aux représentants du libre et noble peuple belge l'expression émue de ces sentiments inaltérables. »

Soudain, tous ceux qui sont là entonnent la « Marseillaise ». L'hymne français, l'hymne guerrier ébranle subitement la salle. Et de nouveau, le cri est repris de : « Vive la France ! Vive le Président ! »

Le Roi et Poincaré, la Reine et Madame Poincaré se retirent.

« Vive Foch ! vive Foch ! »

On rend une dernière fois hommage au maréchal qui, après cela, se retire à son tour.

Lorsque les drapeaux descendent des tribunes, c'est une nouvelle ovation à l'armée.

Puis, c'est le tour du cardinal Mercier qui se penche par dessus la galerie pour remercier.

Il pleut, il pleut toujours. Dehors, une foule compacte stationne néanmoins et les acclamations de la salle se continuent dans les couloirs, sur la place, dans la rue.

Après la cérémonie à la Chambre, le Président va visiter l'école française de Bruxelles, où il est également reçu avec le plus grand enthousiasme. Le Président exprime sa grande satisfaction de pouvoir visiter cette institution pour laquelle il avait toujours ressenti le plus vif intérêt. Il parla du rôle important que joue l'école pour les familles françaises et lui souhaite une nouvelle prospérité.

Il pleut toujours. Les drapeaux sont trempés et flasques. La ville est en grisaille. Mais la joie ne diminue pas : voitures et autos passent, remplies de gens qui chantent.

Quatre heures et demie, Grand'Place. Elle est déjà remplie par le public qui attend ; devant l'Hôtel de Ville, on a réservé une certaine espace ; des sociétés avec leurs drapeaux et leurs bannières y montent la garde.

Dans la salle gothique. De la rue, grise de toute la pluie qui tombe, pénétrer dans la salle gothique, c'était passer de l'ombre au soleil. Vous entrez dans une chasse en or, une salle magnifique, où tout est lumière. De la lumière, il en vient des draperies pendues aux murailles, les drapeaux accrochés à la voûte, de la tenture rouge devant la tribune, des rangées de chaises dorées qui brillent gaiement et dont la salle est remplie. Cela fait un tableau discret, délicat et fort beau.

Les invités sont reçus par le bourgmestre Max. Ce sont MM. Margerie, le cardinal Mercier, les ministres et le corps diplomatique, les membres du Conseil provincial, les bourgmestres du Grand-Bruxelles et d'autres personnalités, richement chamarrées, couverts d'or et d'argent.

Pendant ce temps, la foule exulte et s'agite en ville, où voici ce qui se passe : le Roi et la Reine, accompagnés de Monsieur et Madame Poincaré quittent le Palais à 5 1/4 heures. Les enfants royaux les accompagnent. MM. Pichon, le maréchal Foch, William Martin, le général Weygand font partie de la suite.

Sur tout le parcours, des délégations des communes et des principales écoles de Bruxelles font la haie.

Sur la Grand'Place éclatent les trompettes thébaines, et les cloches en fête se font entendre : le cortège paraît. Le Président, Madame Poincaré et nos Souverains sont reçus par le bourgmestre et le collègue échevinal. Précédés de porte-étendards ils montent l'escalier d'honneur de l'Hôtel de Ville. Des jeunes filles chantent la «Marseillaise». Mesdames Lemonnier et Steens offrent des fleurs à Madame Poincaré et à la Reine.

A 5 1/2 heures, le cortège fait son entrée dans la salle gothique aux cris de : « Vive la France ! Vive Foch ! Vive le Roi ! »

Le bourgmestre Max souhaite la bienvenue au Président en un discours fréquemment interrompu par des applaudissements.

« Le barrage de la Meuse venait d'être forcé, dit-il entre autres. Et la douleur que nous éprouvions devant l'envahissement et la souillure du sol de la Patrie s'augmentait à la pensée qu'en passant sur notre corps, c'était vers le beau pays de France que s'avancait le torrent de ces hordes de proie, vers cette France qu'elles rêvaient d'écraser et de détruire pour asseoir sur ses ruines l'asservissement de l'humanité.

» Mais quel réconfort bientôt nous apporta le spectacle splendide de la nation glorieuse et meurtrie dont les destins menacés étaient portés en des mains qui ne tremblèrent pas. La France ne fut jamais plus belle que dans ces jours d'angoisse. Elle n'eut qu'un seul cœur, elle n'eut qu'une seule volonté. Grave et résolu, son peuple tout entier se dressa, dans un grand silence impressionnant en face de l'agression qui mettait en péril son existence et l'avenir même de la civilisation. Oui, ce peuple que la lourde calomnie germanique disait frivole et corrompu sut à cette heure d'inquiétude mortelle donner au monde l'un des plus admirables exemples de tenue morale que l'on puisse trouver au cours de tous les siècles de l'Histoire. »

Le bourgmestre salua dans le maréchal Foch l'armée française, plus que tout autre courageuse. Il rendit hommage en Madame Poincaré à toutes les femmes de France.

M. Poincaré remercia de l'accueil reçu :

« Qu'une ville qui a tant souffert et qui est restée, pendant plus de quatre ans, sous la domination ennemie, puisse ainsi consentir, pour faire fête à son visiteur, à oublier sa détresse récente et ses plaies non encore cicatrisées, c'est signe qu'elle a, pour la nation que représente son hôte, une réelle prédilection.

» Et comme la France éprouve le même sentiment envers la Belgique et envers ses Souverains je crois pouvoir dire que la lutte gigantesque que nous avons soutenue en commun, laissera dans le cœur de nos deux peuples, une flamme qui ne s'éteindra plus.

» Notre amitié est d'autant plus solide qu'elle repose sur la confiance et sur l'estime mutuelles. Si la Belgique rend justice à la France, la France admire sincèrement la Belgique et la magnifique tenue de la population bruxelloise pendant la guerre, sa résistance indomptable aux tentatives de domination et d'oppression de l'ennemi, l'héroïque conduite de son grand bourgmestre, M. Adolphe Max, le courage de ses échevins, M. Lemonnier et M. Jacquain, le dévouement des femmes de Bruxelles, tout cela, Messieurs, a si vivement frappé les imaginations françaises, que la plupart de mes concitoyens seraient capables de retracer eux-mêmes les épisodes les plus tragiques de votre captivité...

» Ah ! Messieurs, ce n'est pas seulement l'autel de la Patrie que vous avez ainsi protégé pendant l'invasion contre les profanateurs, ce n'est pas seulement l'idéal belge que vous avez courageusement servi, ce sont les droits de la conscience que vous avez sauvegardés. Il n'est pas une nation qui ne doive vous en témoigner sa gratitude.

» Au nom de la France, sœur de la Belgique et gardienne comme elle des libertés humaines, je vous remercie du fond du cœur. »

Un concert a lieu ensuite dans la salle gothique.

Tandis que les applaudissements éclatent à travers la salle, le Président, Madame Poincaré et nos Souverains sont conduits dans le cabinet du bourgmestre où ils signent le Livre d'Or. Ils se rendent ensuite dans la salle Maximilienne, transformée en salle à manger.

Ils sont salués au passage par les personnalités officielles qui se sont entretiens répandues dans les différents salles.

Il est 6 1/2 heures. On ouvre le balcon et les chefs d'Etat se montrent à la foule enthousiaste entassée sur le Grand'Place ; ils écoutent le concert donné par « les Artisans Réunis », « l'Orphéon », « les Sans-Nom », « la Wallonie de Bruxelles », avec le concours de la musique des 8e, 18e et 19e régiments de ligne et du 1er guides, sous la haute direction de M. Lecail, inspecteur des musiques militaires du Royaume. Le soleil, que nous avons attendu en vain toute la journée, brille maintenant dans un ciel d'un bleu délavé. Les clairons sonnent. Le Roi et Poincaré saluent.

Les ovations roulent de nouveau comme un tonnerre : « Vive le Roi ! Vive la France ! » A l'apparition de Foch, l'enthousiasme devient indescriptible.

Un groupe imposant d'écoliers est massé au milieu de la Grand'Place. Lorsque la musique et les chœurs entonnent la «Marseillaise», les enfants tirent et agitent des mouchoirs rouges, blancs et bleus dont l'ensemble, touchante et délicate surprise, donne l'impression d'un vivant, gigantesque et vibrant drapeau français.

Poincaré salue. Le Roi bat des mains. Lorsqu'on joue la «Brabançonne», les enfants font vibrer de même sur la Grand'Place le drapeau belge. Spectacle inoubliable.

Vers 7 heures, le concert est fini. Les trompettes thébaines font retentir de la Maison du Roi une sonnerie à laquelle répond une autre sonnerie

des créneaux de l'Hôtel de Ville. C'est d'un effet grandiose.

Les autos viennent se ranger : le Roi et Poincaré, la Reine et Madame Poincaré, les princes ; le maréchal Foch. Ils saluent le public en passant.

L'enthousiasme croît encore si possible. Un tancé des vivats de tous les côtés à la fois. Les clairons sonnent, les cloches s'ébranlent, les trompettes éclatent, les moteurs ronflent. Il se dégage de cette réconfortante cérémonie une impression charmante et riche d'émotion.

* * *

Nous voici au troisième jour... Il fait calme autour de moi et j'en ressens un bien-être... Des paysans se rendent en ville avec leurs légumes.

Aujourd'hui, nous allons à Gand, pour y assister à la réception de Poincaré et de Foch.

L'atmosphère est de nouveau uniformément grise... Il commence bientôt à pleuvoir... Bruxelles est là, mouillé, ruisselant, sombre. On a l'impression d'un lendemain de noces...

Alost est rempli de monde qui applaudit avec enthousiasme.

Quatrecht, Melle, Ledeborg... Tout Gand veut montrer que c'est la ville des fleurs. Notre colonne, en effet, roule entre deux haies de plantes qui donnent à la route l'air d'une allée de jardin. Partout, il y a foule ; des écoliers, fraîchement vêtus, agitent des drapeaux et jonchent le sol de fleurs, enthousiastes et bruyants. Quelle enrée triomphale ! Aux façades des maisons, ce ne sont que drapeaux, enseignes et cartels aux souhaits de bienvenue.

Gand a pris une allure de fête.

Des drapeaux, des cartels, des fleurs. Gand s'enorgueillit de ses pépinières qui sont des jardins et des parcs véritables. Aussi les enfants répandent des roses sous les pas du Président de la République Française et du Roi, à qui il offrent d'admirables bouquets qui remplissent bientôt toute une voiture.

On nous raconte que, dès le grand matin, il régnait une animation intense autour des gares. Le Gouverneur de la province avait invité les sociétés de toutes les communes à envoyer des délégations pour saluer Poincaré et Foch.

De tous côtés, on avait répondu à cette invitation. Toutes les gares, de Saint-Pierre, du Sud, de Waes et de la Porte de Damme, déversèrent les délégués des villes et des communes, avec drapeaux et cartels ; tous pleins d'entrain, bien que ce fût « dommage, un aussi mauvais temps ».

Nous sommes entrés en ville par la Porte de l'Empereur. Un canon tirait des salves de bienvenue. Les illustres visiteurs sont reçus par M. Maurice Lippens, gouverneur de la province, et Braun, bourgmestre. Ceux-ci prennent place dans l'auto du Roi et du Président.

Les ministres Hymans et Anseele font partie de la suite.

La tournée triomphale commence.

Toutes les écoles sont rangées le long des rues, que nous suivons : les enfants sont vêtus avec élégance, portant des cocardes, des casquettes et des ceintures aux couleurs nationales et françaises ainsi qu'à celles de la ville de Gand ; ils chantent et poussent des acclamations en agitant des petits drapeaux et des mouchoirs. Voici les sociétés de la ville, celles de Renaix, d'Audenaerde, de Lokeren, de Selzaete, de Beveren, de Ninove, de Maldegem, d'Eeloo, de Wachtbeke, d'Alost et de bien d'autres communes, toutes munies de drapeaux et des cartels. En de nombreux endroits, des musiques stationnent, qui jouent les hymnes nationaux ; des dizaines de milliers de curieux ova-tionnent et agitent leurs mouchoirs :

« Vive Poincaré ! »

« Vive Foch ! »

« Vive le Roi ! »

« Vive la France ! »

« Vive la France ! »

Et voici que soudain le soleil se met de la partie et l'effet en est magique, car toutes ces couleurs commencent à briller, à resplendir, à flamboyer.

Non seulement dans la rue, mais aux fenêtres, mais sur les toits même, le monde grouille. L'aspect du marché, par ses façades, est particulièrement beau ; l'art, qu'il est superflu d'apporter ici, rayonne depuis des siècles de ces pierres, dignes témoins d'un passé prestigieux.

Au Beffroi, des drapeaux flottent et les cloches carillonnent joyeusement au-dessus de la ville.

Lorsque les illustres hôtes arrivent à l'Hôtel de Ville, l'enthousiasme redouble. Des soldats du 1er régiment de ligne rendent les honneurs ; des boys-scouts forment la haie le long du pavillon fleuri et de l'escalier, jusque dans la salle de la Pacification, toute fleurie, et où 200 drapeaux des associations gantoises et de la Flandre Orientale jettent l'éclat de leurs couleurs entremêlées.

Tout devant, se dresse un trône de velours rouge, autour duquel se presse un flot d'invies.

À droite de cette estrade, sur des chaises, sont assis des soldats mutilés et derrière eux, se trouvent cinq condamnés politiques, dont trois échappèrent non sans peine aux bourreaux allemands.

Près du trône, se tiennent déjà depuis quelques instants, quelques-uns des membres du Conseil Municipal de Paris et du Conseil général de la Seine. Des échevins sont là, sur la poitrine de qui brillent la distinction honorifique de la Légion d'honneur qu'ils viennent de recevoir.

Les enfants chantent la « Marseillaise ». Les visiteurs, conduits par le bourgmestre Braun, font leur entrée aux acclamations vigoureuses de l'assistance.

Le Président Poincaré, le Roi Albert, le prince Léopold, le maréchal Foch, et leur suite, comprenant des officiers supérieurs belges et français, ainsi que M. Anseele, ministre des Travaux Publics, prennent place sur l'estrade, M. Poincaré au milieu, le Roi et le prince à gauche.

— Vive Poincaré ! Vive le Roi ! crie-t-on de nouveau.

Le silence rétabli, M. Braun prend la parole et souhaite la bienvenue aux illustres visiteurs.

Poincaré répond et dit entre autres ce qui suit :

« J'ai été vivement touché de l'amicale insistance que vous avez mise à prier de m'arrêter quelques moments, pendant mon séjour en Belgique, dans la vieille cité des comtes de Flandre, et je remercie Sa Majesté le Roi d'avoir si gracieusement accédé à ce désir. Il s'est rappelé que le 9 novembre dernier, l'avant-veille de l'armistice, je me trouvais à Bruges avec lui et que nous attendions avec impatience la libération de la ville de Gand, que les troupes belges victorieuses, fraternellement appuyées par l'armée française, étaient sûres de reprendre, avant quelques heures, dans leur élan triomphal.

» Le Roi avait donné des ordres pour que votre agglomération urbaine ne fût pas attaquée de front, mais seulement débordée aux extrémités, et pour que la population, les monuments et les maisons fussent épargnées dans le combat. Il cherchait déjà des vœux la flèche de votre Beffroi et la tour de Saint-Bavon et il n'avait d'autre pensée que de voler vers vous.

Il savait que la ville de Gand était une de celles où les autorités allemandes avaient, pendant la guerre, le plus perfidement entrepris de détruire l'unité belge et de violenter la conscience des habitants et il savait aussi quelle réponse, digne de toute votre histoire, vous aviez faite à ces tentatives sacrilèges. Vous avez fièrement opposé aux intrigues germaniques votre belle devise nationale



L'empereur au Roi Albert :
 | Vois-tu, mon ami, tu as tout perdu.
 Albert : Tout, oui, sauf l'honneur, (Punch 1914).

et vous êtes restés forts parce que vous êtes restés unis.

» Jadis, lorsque l'étranger menaçait les prérogatives de vos corporations ou voulait mettre la main sur nos franchises municipales, votre peuple héroïque courait au beffroi et sonnait le tocsin. Plutôt que de se rendre ou de fuir devant une puissante armée féodale, Philippe Van Artevelde et tous ses compagnons se faisaient tuer sur place, gens de métiers, filateurs, drapiers, brasseurs, tous vos concitoyens ne comprenaient la vie que dans le travail et la liberté, et, lorsqu'ils faisaient de Marguerite l'Enragée, de « Drulle Griet », le palladium de leur glorieuse cité, ils signifiaient par là qu'ils étaient résolus à ne jamais capituler devant l'ennemi. C'était bien mal vous connaître que de supposer que vous fussiez capables de déroger à ce passé d'indépendance et de bravoure. Vous êtes restés dignes de vos ancêtres.

» Vous saurez poursuivre vos destinées glorieuses dans la liberté et le travail !

» Aujourd'hui que la victoire réparatrice est venue couronner vos patriotiques espérances, laissez-moi vous offrir, avec l'expression de mon admiration personnelle, les félicitations et les vœux de la France. »

M. Pirenne, recteur de l'Université, prend alors la parole :

« La victoire du droit, qui a libéré le monde et notre pays, a rendu l'Université de Gand à elle-même. L'ennemi avait résolu de l'asservir à ses buts de guerre, et, aidé par un nombre infime de

traîtres et par quelques pilliers d'épaves recrutés à l'étranger, il avait espéré s'en faire un instrument destiné à détruire l'unité nationale de la Belgique.

» En faut-il dire davantage pour expliquer la joie profonde qu'elle éprouve à saluer aujourd'hui, aux côtés de notre Roi et accompagné du glorieux soldat qui a conduit les armées alliées à la victoire, le Président de la grande République dont l'héroïsme vient d'ajouter une page immortelle à la merveilleuse histoire du peuple français ?

» Mais permettez-lui de ne pas saluer seulement en vous le chef d'Etat. Si le nom que vous portez appartient désormais, et à quels titres !, à l'histoire universelle, auparavant déjà, en vertu du rare privilège de votre famille si féconde en grands esprits et en grands citoyens, il brillait dans l'histoire des sciences et, par vous-même, dans celle des lettres et de la politique.

» Vous n'en voudrez pas à des professeurs de ne pas avoir oublié en vous, même en ces journées fulgurantes du triomphe, le juriste, l'orateur, l'écrivain. L'Université de Gand a saisi avec un respectueux empressement l'occasion de votre visite au milieu de nous, pour vous conférer le titre de docteur en droit « honoris causa ».

» Veuillez, Monsieur le Président, accepter le diplôme que j'ai l'honneur de vous remettre en son nom, comme un témoignage de la haute estime de tous mes collègues pour votre personne, en même temps que de leur vénération et de leur gratitude pour le Président de la République française, notre fraternelle et admirable alliée et amie. »

M. Pirenne, au nom de l'Université de Gand, remet au Président de la République le diplôme de docteur en droit « honoris causa ».

A ce témoignage de respectueuse admiration, M. Poincaré répond en ces termes :

« Je suis très sensible à l'honneur que me fait l'Université de Gand. Je sais qu'elle a été, pendant la durée de l'occupation, l'un des plus ardents foyers de la résistance à la pénétration germanique. Je sais aussi la grande part personnelle que vous avez prise, Monsieur le Recteur, à l'organisation de cette défense patriotique. L'illustre histoire de la Belgique a lui-même, par ses propres actes, ajouté une page glorieuse aux annales de son pays. En rendant, tout récemment, hommage à votre œuvre de science et de vérité, l'Académie Française a voulu aussi, je crois pouvoir le dire, vous remercier de votre noble conduite pendant la guerre. Laissez-moi saisir aujourd'hui l'occasion de vous adresser, à mon tour, mes félicitations cordiales.

» Je conserverai ce diplôme comme un des souvenirs les plus précieux de ma vie. C'est moins à moi que revient l'honneur qui m'est échu qu'à l'Université de France qui m'a décerné jadis le même diplôme. Je vois dans ce parchemin le signe de l'identité de culture scientifique et littéraire qui établit entre nos deux pays des liens indestructibles. »

M. Armand Heins, l'artiste bien connu, a superbement dessiné et peint, pour la circonstance, une page du Livre d'Or.

Poincaré, Foch, le Roi et le prince héritier y mettent leurs signatures.

Les illustres hôtes reçoivent un joli petit écriin aux armes de la ville ; il contient les monnaies métalliques mises en circulation pendant l'occupation par l'administration communale.

A la fin, le président Poincaré s'entretient avec les mutilés et les condamnés et les félicite de leur patriotisme.

Le départ de Gand se fait en partie par un autre chemin que celui suivi à l'arrivée, et de ce côté également des dizaines de milliers de spectateurs et beaucoup d'écoliers attendent, munis de drapeaux.

Du beffroi et du château des Comtes partent des sonneries de trompettes thébaines.

Ovations, agitation de la foule, fleurs semées à profusion: une fois encore, la ville de Gand rend hommage au président Poincaré et au maréchal Foch.

Les autos accélèrent la vitesse. Nous rentrons à Bruxelles. Des groupes aussi compacts que ce matin sont au poste et acclament de nouveau le Roi, Poincaré et Foch.

Vers midi, nous sommes de retour dans la capitale.

Peu après 1 heure, nous repartons, cette fois-ci à l'ambassade de France où le président a eue luncher. Une foule très dense l'acclame ainsi que le roi, quand les autos s'éloignent. C'est au tour de Malines.

Le trajet se fait à vive allure. A Vilvorde, à Eppeghem, à Sempst, partout une foule cordiale. La tour de Saint-Rombaut surgit au-dessus de la plaine.

Nous atteignons bientôt la cité de la Dyle.

Toutes les façades arborent des drapeaux, et dans les rues, le long du parcours, depuis la Porte de Bruxelles jusqu'à la cathédrale, stationne une foule compacte.

La réception aura lieu dans la grande église de Saint-Rombaut et non pas au palais archiépiscopal où avait été reçu le président Wilson.

Il paraît qu'il en fut ainsi convenu sur le désir de M. Poincaré lui-même.

Dès 10 heures, congé fut accordé aux écoliers, pour leur permettre de s'apprêter en temps utile et venir se ranger le long du parcours.

Vers 1 heure, la foule commence à se caser sur les trottoirs des rues par lesquelles le président Poincaré doit passer.

Autour de l'église, surtout devant le portail principal, l'affluence est particulièrement grande; mais le service d'ordre est très bien assuré par la gendarmerie et la police.

Sur les marches, un groupe gracieux de jeunes filles qui portent les drapeaux de tous les pays alliés, forme un tableau tout à fait séduisant.

A l'intérieur de l'église, se presse déjà un grand nombre d'invités, entre autres le bourgmestre Dessain, les députés Lamborelle et Ortegat, les sénateurs comte d'Ursel, Empain et d'autres autorités.

A 2 heures, la grande cloche se mit à sonner et lorsque Jef Denyn joua l'hymne national au carillon, on sut que le cortège était en vue.

La colonne passe par la Porte de Bruxelles, la rue des Gildes, l'avenue de l'Yser et s'arrête enfin devant l'église.

Sous le portail se tient le cardinal qui salue les illustres visiteurs et les mène à l'intérieur.

La cathédrale n'est pas pavoisée. Mais quelle ornementation serait plus impressionnante que ses puissantes voûtes, ses piliers majestueux, ses croisées merveilleuses, bien qu'on y remarque encore les traces du vandalisme des Allemands?

L'orgue joue les hymnes nationaux français et belge et l'enthousiasme ébranle l'église quand Mgr Mercier conduit ses hôtes vers le chœur. On entend le « Salvator ». Les chanoines occupent leurs bancs. Le temple est bondé. Le cardinal prend la parole :

« Monsieur le président,

» Depuis une année à peu près, nous essayons de nous remémorer les événements tragiques de la période d'où nous sortons.

» Chaque fois que nous repensons nos revers et nos succès, que nous revivons nos angoisses et nos espérances, et que nous cherchons à mettre un lien de continuité et d'unité dans le chaos de nos impressions et de nos souvenirs, nous sentons palpiter le cœur de la France.

» Etroitement unis à notre Roi magnanime, qui traduisit hier avec tant d'autorité les sentiments de la patrie belge, nous nous inclinons avec respect devant ces vastes régions, voisines des nôtres, que la guerre transforma en un amas de ruines; devant

ces 1,500,000 Français qui ont payé de leur vie le triomphe de notre cause commune; devant la clairvoyance géniale et l'inflexible volonté du haut commandement militaire; devant la vaillance et la ténacité du peuple français, le plus alerte de tous les peuples dans la générosité du sacrifice.

» Nous saluons avec émotion le premier magistrat de la République Française qui nous fait le très grand honneur de venir se joindre à nous dans notre cathédrale; le soldat dont le nom, bref comme un ordre de bataille, symbolisera à jamais la grandeur morale de la France militaire au service du droit.

» Nous admirons la France. Nous la remercions d'avoir fait prévaloir la civilisation chrétienne. Nous acclamons ses gloires. Mieux que cela, Monsieur le Président, et en langage plus simple, laissez-nous vous le dire, nous l'aimons.

» La tour de Saint-Rombaut a gardé, des violences de la guerre allemande, des cicatrices glorieuses mais inébranlables; elle a tenu, elle tient.

» Emportez son image, Monsieur le Président, elle est le symbole de nos sentiments et de nos vœux. La France, aussi, auréolée de l'éclat de ses blessures, a tenu; elle tient.

» Nous prions Dieu de la soutenir forte et une dans la paix de son triomphe.»

Le Président répond alors ce qui suit :

« Il m'est agréable de pouvoir aujourd'hui saluer Votre Eminence dans cette belle cathédrale de Malines, au milieu de la courageuse population dont vous avez été, aux heures d'épreuves, le protecteur et l'interprète.

» De même qu'au temps des Barbares, les évêques furent les défenseurs des cités, vous avez, du haut de votre siège primatial, exprimé, en formules impérissables, la pensée de la Belgique opprimée. Vous avez fait plus. Vous avez parlé au nom de la justice elle-même, et votre voix a retenti dans l'univers civilisé.

» Lorsque l'ennemi a incendié la Bibliothèque de Louvain et ruiné l'Université où vous aviez si longtemps enseigné, lorsqu'il a ordonné, sur des villes innocentes, des bombardements systématiques, lorsqu'il a violenté les populations, déporté les civils, maltraité les femmes, votre parole ferme et calme a été partout la messagère du Droit et de la Vérité. Et aujourd'hui, maintenant que l'ouragan est apaisé, voici que commence à se vérifier la prédiction que vous avez pu, pendant la guerre, laisser tomber de la chaire de Sainte-Gudule : « Lorsque en 1930, la Belgique fêtera son centenaire, les années qu'elle vient de traverser apparaîtront comme les plus immenses et les plus majestueuses de l'histoire nationale. » A ces années, Monseigneur, vous avez apporté vous-même plus de lumière et plus de majesté.»

Aux acclamations frénétiques de la foule, le président épingle alors la croix de guerre française sur la poitrine du cardinal Mercier.

Le prince de l'église conduit ensuite M. Poincaré, le Roi et Foch vers le maître-autel.

Le chœur chante le « Christus vincit » et la foule le reprend.

Les visiteurs font alors le tour de la cathédrale et le cardinal les reconduit à leurs autos.

Et en avant, de nouveau. C'est le tour d'Anvers, le grand port belge, la métropole du commerce et des arts.

Quel temps, aujourd'hui! De sombres nuages erèvent en de rageuses bourrasques. La route de Waelhem miroite sous l'eau par cet après-midi de juin où l'on se croirait au mois de mars. A proximité du fort, nous apercevons une automobile qui a capoté dans un fossé. A qui pourrait-elle appartenir? Nous ne le savons. Ce n'est pas une des nôtres, en tous cas. C'est un discret avertissement, mais nos chauffeurs n'ont guère le temps d'y prêter grande attention et nous traversons en trombe le village où

des écoliers, bravant la pluie, agitent des drapeaux.

En avant, par le pont de la Nèthe et la pente du Vosberg.

Waarloos! Démonstration d'enthousiasme de la jeunesse et des parents. Contich!

Les chaussées de Malines et d'Anvers sont occupées par une foule compacte. Au premier rang, encore des écoliers avec des drapeaux. Qu'importe que la pluie abîme les drapeaux! Poincaré et Foch ne passent pas tous les jours par le village. Et le roi donc! On veut aussi le voir. Le meilleur endroit pour l'apercevoir est devant l'église où, à cause d'une courbe de la route, le cortège doit ralentir.

Un tonnerre d'acclamations.

Et nous voilà de nouveau en pleine campagne, longeant les villas et les propriétés dont les habitants font des signes au passage des autos. Edeghem, Vieux-Dieu, vers Berchem, mais nulle part la pluie ne parvient à éteindre l'enthousiasme.

A partir de la porte de Berchem, les spectateurs sont massés sur cinq et six rangées qui se continuent sans interruption tout le long du parcours jusqu'à la Grand'Place.

Les écluses célestes sont toujours toutes grandes ouvertes quand Poincaré et Foch font leur entrée à Anvers.

Personne ici ne recule d'un pas.

Nous prenons la chaussée de Malines, les avenues, la rue Leys, le Meir, le Marché-aux-Souliers et la place Verte vers la Grand'Place.

Il en est ici comme lors de la revue militaire à Bruxelles. La foule s'entasse sur les trottoirs, se haussant sur les pieds, ou, non moins nombreux, juchés sur des bancs, des échelles, des chaises, des charrettes. Des gamins et des hommes sur les réverbères, sur les refuges et sur les trams. Des grappes de spectateurs aux fenêtres et aux balcons. Nous ne pouvons que répéter toujours la même chose : l'enthousiasme est toujours pareil, un tonnerre d'acclamations retentit sur tout le parcours.

La police montée est allée à la rencontre du cortège et se met à la tête de celui-ci à partir de la Pépinière.

Dès avant 2 heures et en dépit de la pluie qui tombe à torrents, la Grand'Place est noire de monde. On y a installé un piquet et la musique militaire du 6^e régiment de ligne y fait entendre ses marches les plus allègres pour rendre le temps moins long.

L'Hôtel de ville avait son plus bel aspect. Outre les invités, dans le grand hall, les écoliers étaient rangés au 2^e étage.

Le commandement de « Baïonnettes au canon! » retentit. Les clairons sonnent aux champs. On présente les armes, la foule acclame. Le Président est là. La « Marseillaise! Le maréchal Foch est là. Le roi descend de sa voiture et les acclamations redoublent. Le carrillon fait entendre sa profonde voix de bronze. Quel enthousiasme! Il est 3 1/2 h.

Les illustres hôtes font leur entrée. Des voix claires d'enfants entonnent la « Marseillaise ». Vive le Président! Vive la France! Vive le Roi, crie-t-on de tous côtés.

Dans la salle des mariages se réunissent les hautes autorités et le bourgmestre présente les autorités civiles et militaires.

Le bourgmestre prononce alors un discours de bienvenue.

On remet ensuite au Président et à Foch une superbe plaquette, composée au moyen des caractères de l'imprimerie Plantin.

Poincaré répond par ce discours :

« Monsieur le bourgmestre, messieurs,

» Je vous remercie de l'aimable pensée que vous avez eue de m'offrir ce magnifique diplôme, tiré sur les presses fameuses de l'imprimeur tourangeau qui a vécu à Anvers et y a écrit, avec une même sympathie pour les deux langues, les dialogues français et flamands. J'ai bien souvent rêvé, autrefois, dans le charmant musée qui porte son nom

illustre, mais aujourd'hui, au moment où je me retrouve, pour quelques heures trop rapides, l'hôte de votre grande et laborieuse cité, je ne puis me défendre d'évoquer des souvenirs moins paisibles; et je me rappelle, avant tout, ces journées tragiques de 1914 où se jouait le sort d'Anvers et où la Belgique et la France haletantes, observaient avec anxiété la marche de l'envahisseur.

» Lorsque Bruxelles s'est trouvée menacée par l'approche de l'ennemi, puis occupée par les troupes allemandes, vous avez été, pendant plusieurs semaines, la forteresse où se sont réfugiées les espérances de la patrie.

» Jusqu'au 6 octobre, votre ville a résisté à la pression croissante de l'ennemi; mais, peu à peu, l'intensité du bombardement faisait craquer l'enceinte de la place; la ligne de la Nèthe était percée et, si le Roi était resté dans vos murs avec son armée, c'en eût été fait; l'Allemagne eût été bientôt maîtresse de la Belgique.

» Si douloureuse que fût la retraite, il fallut donc s'éloigner d'Anvers, passer sur la rive gauche de l'Escaut et gagner Ostende; il fallut même traverser l'Yser et tendre les inondations devant l'ennemi.

» Alors, Messieurs, a commencé votre supplice.

» L'année dernière, lorsque nos communes vicieuses les ont obligés à évacuer Ostende, j'ai visité avec S. M. le Roi, le long de la mer du Nord, les installations qu'ils y avaient visiblement entreprises en vue de l'éternité. Ils avaient caressé le même rêve ici. Plus que jamais, l'Allemagne voulait qu'Anvers devint, entre ses mains meurtrières, un pistolet braqué contre les Iles Britanniques.

» A toutes ces tentatives, plus injurieuses et plus pénibles encore que l'oppression, et alternant, d'ailleurs, avec la violence, vous avez opposé une résolution froide et un patriotisme dont rien n'a pu troubler la clairvoyance ni ébranler la fermeté.

» Aujourd'hui que ce long cauchemar est évanoui, vous revoyez avec joie la lumière du jour et le sourire de la vie qui revient.

» Déjà voici que vous vous êtes remis au travail et que vous vous préparez à donner un nouvel essor à la prospérité de votre puissante ville maritime.

Vous pouvez être sûrs d'être aidés dans cet effort par l'amitié de la France. Tout ce que nous pourrions faire pour vous seconder dans le règlement des questions qui intéressent la navigation de l'Escaut, le développement de votre commerce, l'établissement de communications régulières entre la France et votre grand port, vos relations avec le Rhin et, en particulier, avec Strasbourg, nous le ferons, avec le désir d'acquiescer pour notre part, la dette de reconnaissance que toutes les nations libres ont contractée avec la Belgique.

» Le Gouvernement de la République est convaincu que les intérêts du port d'Anvers et ceux des ports français sont aisément conciliables et qu'une féconde émulation ne saurait susciter entre nos deux pays que des raisons nouvelles de s'apprécier et de s'estimer.

» Lorsqu'elles voisinaient sur les champs de bataille, nos armées recueillaient assez de gloire pour en faire entre elles le partage équitable. Demain, nous déployerons ensemble, dans la paix, assez d'activité et nous créerons, par notre travail, assez de richesse pour qu'un très prochain avenir nous apporte la juste et pleine revanche des maux que vous avez endurés.

» J'adresse à la population d'Anvers, avec mes remerciements pour son bienveillant accueil, les souhaits chaleureux de la nation française.

Les applaudissements redoublent; une jeune Anversoise, suivie de ses pages, quitte la haute cheminée flamande et va offrir des roses rouges et blanches, symbole de la cité, au président Poincaré qui les accepte avec un compliment spirituel à l'a-



Dessin d'Abel Faivre pour l'emprunt de la Victoire.

dresse de la Ville, de ses couleurs et de l'aimable donatrice.

Une plaquette est offerte également au nom de la province, après quoi le Président, le Roi, le maréchal Foch, le prince héritier en uniforme kaki du 12^e régiment de ligne, ainsi que les autorités supérieures signent au bas du Livre d'Or.

Au dehors, la pluie continue à tomber drue; mais la foule ne cède pas d'un pied. Tout cette eau ne peut éteindre l'enthousiasme.

Le président Poincaré se montre au balcon, ce qui provoque une ovation pleine de cordialité. La musique militaire joue la « Marseillaise »; on présente les armes. Salut au drapeau. Le roi paraît à son tour. Le public ne se contient plus; il rompt le cordon de garde et se précipite vers l'Hôtel de ville pour s'arrêter juste derrière le cordon de soldats et s'y masser en bon ordre.

La foule se sentait trop loin; elle voulait être plus près de ceux qui représentent ici la chère nation alliée; elle voulait aussi — et peut-être surtout — être plus près de son Roi, bien que celui-ci s'efforçât de rester à l'arrière-plan.

Les chapeaux s'agitent; les mouchoirs de même; de tous côtés, de la place et des fenêtres, les cris d'enthousiasme et les bravos éclatent. Et il continue toujours à pleuvoir...

On remonte en auto et l'on se dirige vers le Ponton où est amarré le « Pieter de Coninck ».

Le bateau quitte le quai. Des bateaux de la marine belge et un français, pavoisés, nous convoient. Il y a aussi des remorqueurs qui croisent là, pleins de curieux dont les « hourras » vigoureux retentissent par dessus le fleuve.

Un bateau porte sur un de ses flancs : « Vive le Roi ! »

La pluie cesse pendant quelques minutes. Des nuages gris courent au-dessus du fleuve, s'amoncellent, puis s'éparpillent en de légers petits nuages. L'Escaut est enfin beau à voir.

Notre bateau va jusqu'aux tanks à pétrole.

Sur les quais, le bruit de la foule bourdonne. Nous virons de bord et, redescendant le fleuve, nous apercevons de nouveau la ville, le Steen, sveltes et néanmoins formidable tour, la maison de la Douane et nous arrivons à l'écluse Royers.

Les illustres visiteurs descendent luncher.

Des boys-scouts postés sur le quai acclament sans cesse.

Quand nous entrons enfin dans le bassin Sibéria, le roi, Poincaré, Foch, les ministres Delacroix, de Broquerville, Franck, le bourgmestre De Vos, remontent.

Ils vont sur le pont. Leur apparition surprend particulièrement les fameux dokkers d'Anvers et les bateliers qui ovationnent maintenant.

Au No 74 des bassins sont rangés les chasseurs alpins français, à côté des troupes belges et de notre division de marine. Leur musique est entraînante. On présente les armes. Le « Pieter de Coninck », notre meilleur malle, avance encore un peu. Des centaines de drapeaux flottent au sommet d'une forêt de mats et c'est un spectacle grandiose en dépit de la pluie qui tombe sans discontinuer.

Le roi et M. Pierrart s'entretiennent avec Poincaré et Foch au sujet des installations maritimes.

Le bateau fait demi-tour et retourne au No 74.

L'excursion sur l'Escaut a duré 1 1/2 heure. On descend. Poincaré et le Roi passent les troupes en revue.

Les gens ont grimpé sur des files de tonneaux, le long des poteaux, jusque sur les grues.

De toutes parts, sous les hangars, retentissent les cris de « Vive Poincaré ! Vive Foch ! Vive le Roi ! »

Le moment de partir est arrivé. On s'en retourne, toujours entre deux haies de curieux, depuis le lointain bassin en passant par les quais, jusqu'à Berchem.